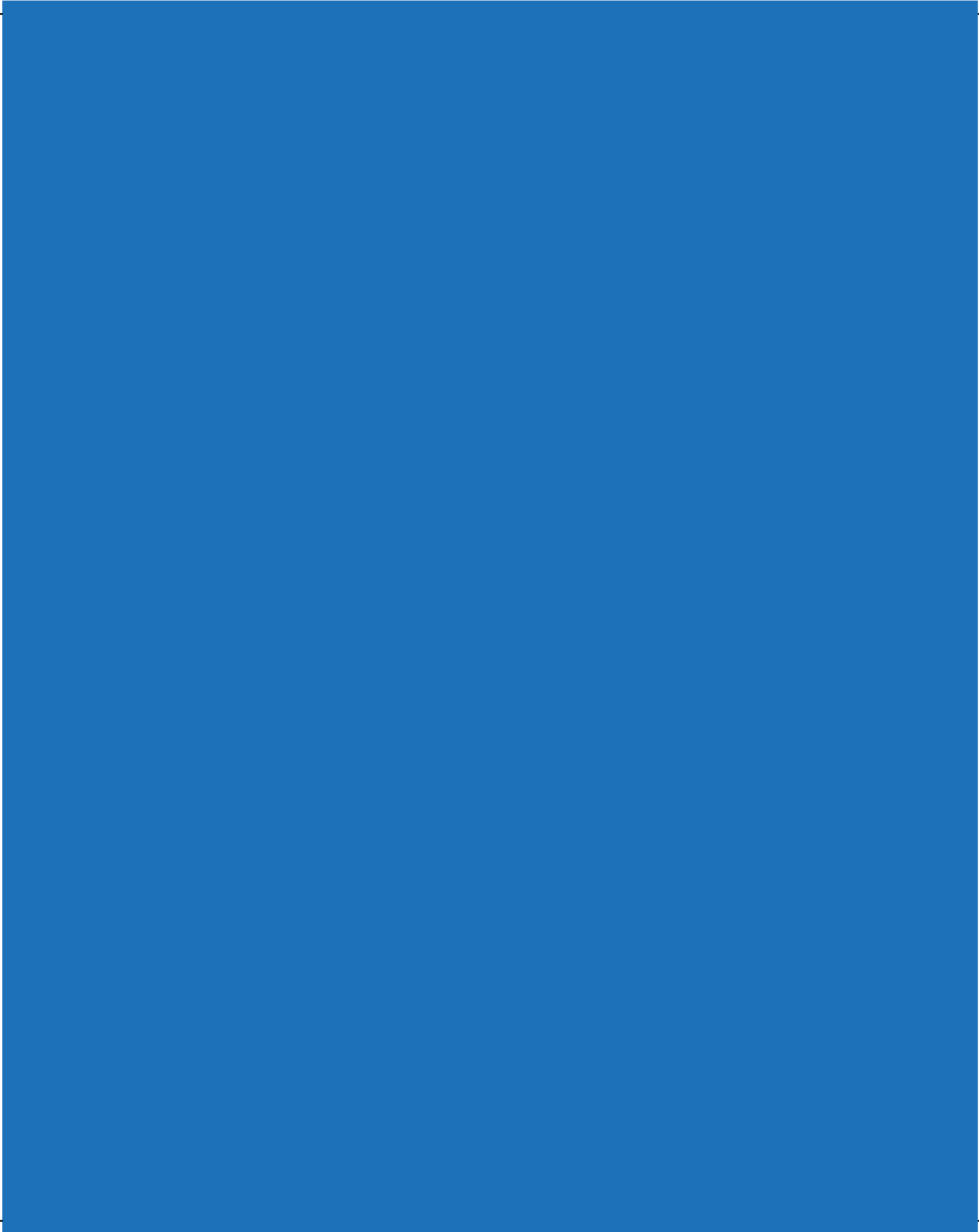
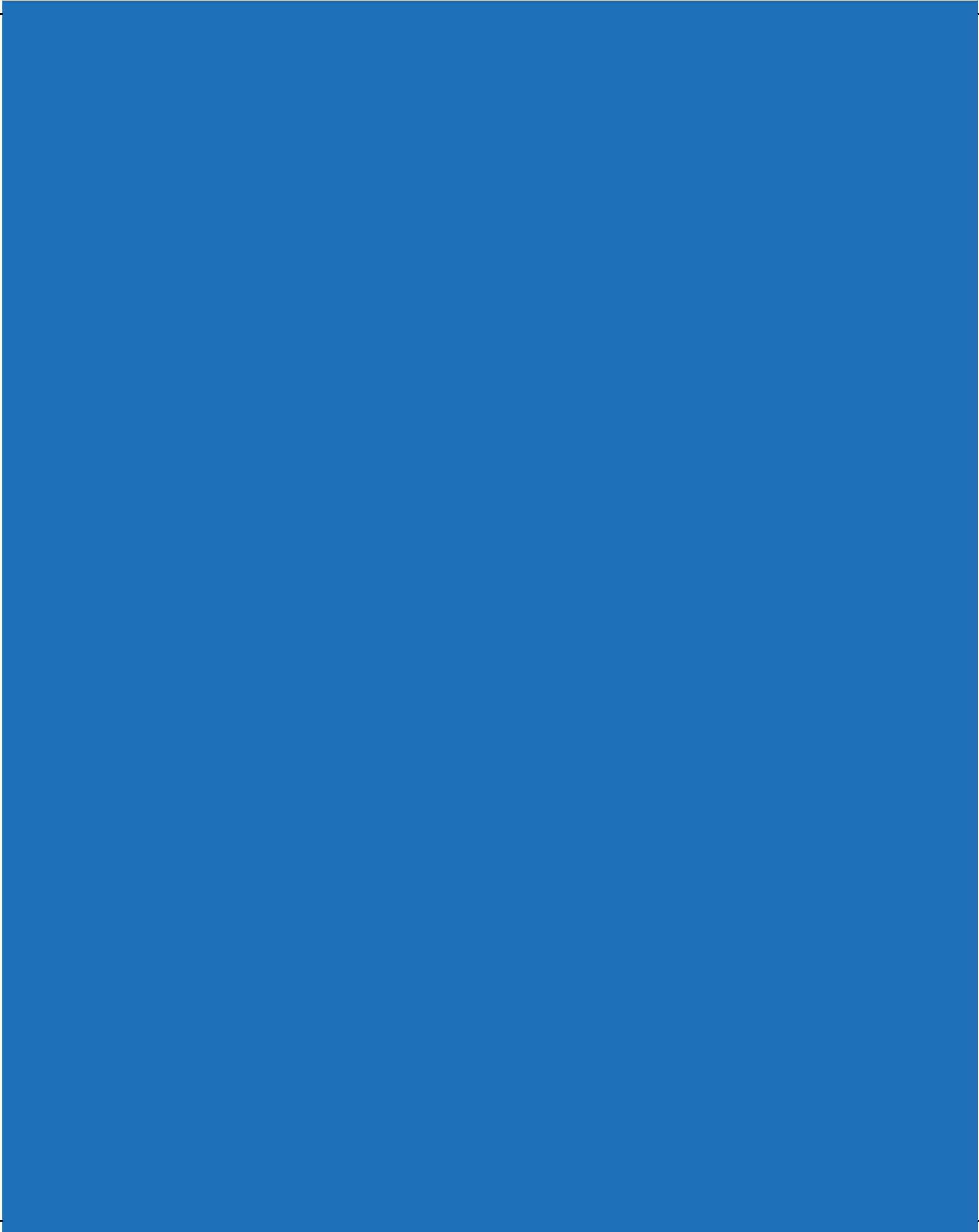


An abstract painting featuring a vibrant blue background with visible brushstrokes. Several bright red, torn-paper-like shapes are scattered across the upper and middle sections. The bottom portion of the painting is dominated by dark, almost black, textured areas that appear to be layered or scraped over the blue. The overall effect is one of dynamic movement and layered history.

LASRI

L'empreinte du temps





Lasri

L'empreinte du temps

so.art
GALLERY



Traces d'un parcours, souffles d'une œuvre

Abstraction n'implique pas exclusion de l'humain, le style d'Abdellatif Lasri est révélation d'une vision du monde contemporain. Des forces intimes y font vibrer les lignes, les formes, les couleurs, les textures. Cette exposition propose de découvrir un langage visuel dynamique, émancipé de l'académisme. Une œuvre rare, un humanisme à fleur de toile, une abstraction sans lyrisme ni tentation géométrique ou mathématique. Le peintre, retenu et peu disert en société, présente au grand jour quarante ans d'émotions, d'inspiration et de pensées du moment exprimées dans la solitude de son atelier. Casa – Paris et retour pour une vaste rétrospection qui ne manque pas de peindre aussi le drapeau, selon sa facture propre, comme pour proclamer, à manière de peintre, l'attachement à son appartenance. Un peintre de tous les horizons de retour au pays pour une large et riche rétrospective de ses travaux (1983 – 2025).

Abdellatif Lasri, né en 1957 à Casablanca, vit et travaille depuis 1978 à Paris. Sa griffe est unique dans le paysage pictural marocain. Reconnue ailleurs et ici, sa peinture révolutionnaire pour les regards conservateurs d'aujourd'hui, friands de représentation réaliste ou de travaux plus décoratifs que picturaux s'inscrivant en signes identitaires ou en formalismes rationnels, est un écho de l'aniconisme islamique. Sa propension à l'abstraction peut déranger des certitudes qui perdurent. Elle peut être lue comme détour stratégique pour prolonger l'interdit de l'image ou comme sa subversion par l'omniprésence de figures fétiches. C'est pour cela que, face à ses toiles, le regardant se doit de renoncer à ses habitudes de lecture pour approcher ce qui fait leur spécificité, pour les pénétrer en toute simplicité par sa sensibilité et son intelligence esthétique.

Technique mixte, fusain ou acrylique, sur toile ou sur papier, l'instrument attribué au peintre est le couteau qui, en quête de lumières et de libération, pose et façonne la matière. Sa palette est constituée de couleurs pures à la base, mais qu'il mêle parfois par couches successives pour chercher la transparence. Les teintes franchement chaudes ou froides ont sa préférence. Il en investit la charge pour ses dimensions vibrantes et lumineuses et les organise en surfaces polychromes, dichromes ou monochromes, selon des lignes directrices claires : horizontalement ou verticalement surtout, mais aussi parfois en diagonales. Ici pas de rotundités mièvres et de flou consensuel. Les touches sont amples, nerveuses, énergiques. Cette œuvre a sa grammaire et sa syntaxe qu'il faut décoder autant au niveau de la surface qui s'impose à l'œil, qu'en profondeur pour approcher l'énergie et le dynamisme qui en émanent.

Décliné en séries thématiques et en multiples se confrontant au vertige des métamorphoses, son art est singulier. Il n'est pas complètement abstrait dans l'abstraction, du fait de l'humanité qui transparaît dans la vision du monde et l'état d'âme du moment qui anime la toile, et de celle du volontarisme du geste, de la patte et de l'usage de la couleur. Son style n'est pas non plus pleinement figuratif dans sa façon d'aborder le motif du visage qui revient de manière récurrente.

Les figures sont, en effet, façonnées par traits musclés, émotifs et impatients, turbulents même et lapidaires sur papier. Le peintre dit avoir été influencé par le masque africain, mais à l'analyse on s'aperçoit de l'ampleur du détournement et de la transformation : Ici, pas de fonction de dissimulation, il s'agit tout au contraire d'une élaboration extensive et schématique d'un concept de portrait, abstrait pour exprimer l'intériorité. Lignes, angles, courbes composent la structure des têtes, sans perspective. Gros plan serré, de face, comportant parfois cou et ébauche du vêtement, coupé aux épaules, comme pour une photo d'identité. Mais, par le biais du traitement générique par traits et lignes de force qui parfois biffent rageusement, l'artiste se libère de la représentation réaliste. A travers déclinaisons et variations, il nous parle d'individuation et non d'identité, car, par la multiplicité et la diversification des figures, différentes les unes des autres dans le détail (seule la forme angulaire du nez est répétitive), le peintre traque et souligne à la fois la singularité et l'universalité de chaque être humain.

Dans un entretien accordé à *Aujourd'hui le Maroc* (22 décembre 2005), Abdellatif Lasri explique et conceptualise parfaitement un second motif récurrent et quasi obsessionnel, celui des grilles : "Lors de mon séjour à New York, j'ai été attiré par la présence des gratte-ciel. J'ai voulu reconstituer ces hauts buildings à ma manière, en enlevant les façades. Dans mes tableaux, on ne voit que des cases, on oublie qu'il y a des façades. (...) Pour moi, c'est une manière de dire que nous sommes tous casés. Dans chaque case, je raconte la vie d'une famille ou d'un couple. Comme les hauts buildings, les habitants n'ont pas de façade. Ils ne sont que des silhouettes." Des silhouettes-ombres abstraites ou des masses, elles aussi diversement formées, esquissées et colorées. Il continue et en explicite la composition : "J'ai procédé par une gestuelle particulière, faite de couleurs et de traces copieusement étalées au couteau, ma technique me permet une juxtaposition serrée de traces et chromatismes subtils organisés selon une grille que l'on peut suivre suivant l'horizontale, la verticale ou la diagonale, quel que soit le sens de la lecture. Dans ce travail, le rythme joue sa partie."

La richesse potentielle, la singularité et la complexité de l'individu pris à part sont représentées par la diversité des figures solitaires, elles dialoguent avec le contenu des grillages, cases et cages des constructions modernes dont la division et la séparation en appartements juxtaposés inhibent la solidarité et font subir à l'humain, même en couple ou en famille, l'expérience de l'individualisme, de l'isolement et de la solitude.

Dans ses toiles stratifiées par des lignes horizontales, y compris les monochromes, l'humain semble absent, il a disparu derrière les lames horizontales de ces persiennes, on l'imagine ayant choisi une réclusion volontaire par conviction de la difficulté d'établir une communication authentique essentielle entre humains, soit la solitude et l'enfermement comme porte de sortie salutaire. Dessus, dessous, les lignes se mêlent, se répètent et s'intriquent par transparence, les bordures et les épaisseurs interpellent : dans le prolongement de cette vision des choses, les persiennes peuvent être caches révélateurs d'une vie intérieure foisonnante, en arrière plan.

Lasri est un peintre en recherche permanente, qui remet sans cesse sur le métier les formes métaphoriques qui l'obsèdent parce qu'il a trouvé sa raison de peindre dans le défi de s'y confronter : ses persiennes, ses grilles, ses figures sont des métaphores fortes, sa gestuelle traque leurs métamorphoses à travers la déclinaison et la variation. L'unicité des variantes se trouve dans le changement de lignes, de couleurs, de rythmes, dans les accords ou les harmonies contrastées, dans les tensions et les détente qui correspondent à l'état d'âme du moment où il peint. Si l'œil ressent, c'est parce que la main va et vient et que le couteau élabore la matière et laisse trace de ses passages. Couleurs et tracés s'accompagnent, s'affrontent, se mélangent parfois par nécessité de parcours et se résolvent en transparences ou en interconnexion qui aimantent le regard et l'illusionnent. L'énergie déployée et le maniement de la couleur embrayent et étayent l'émotion ressentie. Par ailleurs, dans les temps où les sensations pistées sont toutes autres, et que le besoin de libération par l'exception s'impose à lui, l'artiste fait l'école buissonnière thématique et s'en va explorer des territoires nouveaux, s'essayant à d'autres traitements des masses, une autre esthétique résultant de la recherche d'autres combinatoires de couleurs par besoin de s'ouvrir fenêtres et portes.

Travaillant au couteau de plâtrier, le peintre lutte corps à corps avec le support pour donner forme au sentiment éphémère qui le submerge. La gestuelle est ici essentielle au rendu recherché, on le voit et on le déduit des caractéristiques des traces des coups de couteau sur la toile, le peintre s'attaque à la matière vigoureusement, avec confiance, sans plus douter. Peindre pour lui, c'est improviser et trouver l'ampleur et la cohérence du tableau qu'il exécute avec la virtuosité et la vélocité du jazzman. Il faut vous avouer que, lorsque, curieux, je lui ai posé la question, je n'ai pas été étonné qu'il m'apprenne que c'est le genre même de musique qu'il écoute en travaillant. Cela concorde car on retrouve, dans sa touche, plasticité picturale, aisance improvisatrice et fluidité d'exécution. C'est dans cette atmosphère musicale que Lasri transfigure et sublime son être dans ce monde, mal être et bien être, difficultés existentielles, sentiment de solitude, de manque et de perte, bref c'est l'excitation de l'élan vital qui fait qu'au travail, l'artiste esthète se sent vivre de manière aiguë. Temporalité hors sol qui le change de l'uniformité du quotidien.

C'est ainsi que ce peintre compositeur de tempérament rythme ses toiles au niveau de la composition en lignes de force et de l'accord harmonique des couleurs et au niveau des gammes de fréquences chromatiques, même dans les monochromes. L'ensemble exposé est une symphonie où se décline une esthétique de la dissonance, variée, surprenante et magiquement maîtrisée et accordée, où les lignes de tension se résolvent, se détendent et consonnent dans le résultat final entériné et signé. Notre artiste est équilibriste iconoclaste.

Cette rétrospective propose une somme dont, en fin de compte, l'analyse technique ne peut aisément faire le tour, elle ne peut qu'en suggérer la richesse et la variété, car, même dans le cadre des déclinaisons sérielles, sa conception est libre et réfractaire à la répétition, réticente à la facilité systématique et à la fermeture.

Relatant les expériences émotionnelles marquantes du peintre face au monde en effervescence, l'élaboration des toiles les installent au cœur du projet esthétique grâce à la maîtrise de l'acte de peindre : La gestuelle, les couleurs, les formes, la composition sont ici relais d'une problématique existentielle indicible en mots, d'obsessions et de sensations éprouvées dans le monde, réinvesties et magnifiées sur la surface du support. Tout un univers d'expériences vécues, de savoir faire et de culture picturale conjuratoire est déployé aux yeux de tous, du néophyte comme du connaisseur. L'artiste peintre expérimente, explore, parcourt, se confronte solitairement au chaos, au néant de la toile blanche, à l'inconnu et à l'insu, en essayant de signifier cette recherche, de matérialiser ses effets et ses vibrations en tableaux miroirs sans tain. L'acte de peindre ne consiste pas ici à dépeindre mais à exprimer un constat, une émotion brute, un instinct de vie. Le geste indéfini du peintre et les moyens finis auxquels il se contraint mettent en forme ingénieusement et nous informent de l'état de l'humanité et des épreuves que tout individu contemporain traverse.

Même si Abdellatif Lasri ne nous raconte pas d'histoire, l'abstraction pour laquelle il opte dévoile que même si le monde paraît opaque et insaisissable de prime abord, il n'est pas indéchiffrable. L'artiste réussit la prouesse de traiter des potentialités et du tragique de la modernité dans laquelle on vit, son choix d'une abstraction hybride et débridée se préoccupe d'humanité. Traversant local et global, son œuvre, on ne peut plus d'actualité, affronte des thématiques universelles avec un humanisme d'autant plus émouvant qu'il s'impose sans mots, picturalement. Elle m'a interrogé et je m'y suis confronté, je l'ai questionnée : elle m'émeut en définitive bien plus que je ne saurais dire. Je suis persuadé qu'elle ne peut laisser indifférent quiconque lui offrira l'attention de son regard car son art se donne simplement à voir, et il peut être appréhendé au premier degré, sans connaissance particulière aucune, et vécu d'émotion projetée sur la toile par l'artiste peintre à émotion perçue par l'observateur, en partage d'humanité en toute intimité.

Kacem Basfao

Professeur à l'université Hassan II Casablanca et chercheur CNRS Aix en Provence.
Casablanca, 1er octobre 2026.

La peinture de Lasri est une invitation au voyage.

Lorsque j'ai découvert son travail, deux noms sont venus tambouriner à ma mémoire : Théodore Monod et Pierre Benoit.

L'un pour le désert, son immensité, son silence, cette ligne d'horizon qui semble toujours reculer à mesure que l'on avance. L'autre pour le récit, le mystère, les contrées lointaines et cette part de mirage qui accompagne les grands voyages.

Un parfum de désert s'échappait de sa peinture. Et pourtant, le bleu profond des océans venait en pigmenter les couleurs.

Comment ne pas y plonger ?

Chez Lasri, tout semble se mêler : le désert et la mer, l'horizon et la matière, le réel et le mirage. Les lignes du paysage se croisent, s'effacent, réapparaissent et finissent par accueillir un récit.

Un récit en peinture.

Ce n'est sans doute pas un hasard si nous avons appelé sa première exposition *Mirage*.

J'ai eu la chance de voir Lasri peindre. De le voir véritablement en action.

D'abord, il écrase les couleurs sur sa palette. Puis on cherche une fréquence à la radio. Du jazz, de préférence.

Et le ballet commence.

Des mouvements verticaux, puis horizontaux. Le corps accompagne la peinture. Lasri avance, revient, reprend son geste. Il y a dans cette manière de peindre quelque chose d'une danse, une cadence orientale, une succession de gestes qui semblent trouver leur rythme entre la musique, la matière et la toile.

Je ne suis pas historienne de l'art. Je suis galeriste.

Et mon regard est aussi celui de quelqu'un qui observe ce qui se passe lorsqu'une œuvre quitte l'atelier et rencontre le regard des autres.

La ferveur que suscite la peinture de Lasri est assez rare. J'ai vu des collectionneurs venus de différents continents tomber sous le charme de son travail et, très souvent, de ses bleus.

Parler de ses bleus est-il réducteur ?

Peut-être.

Mais pourquoi faudrait-il s'en défendre ?

On parle du bleu de Majorelle. On parle du bleu d'Yves Klein. Cela n'efface en rien le reste de leur œuvre. Certaines couleurs finissent simplement par devenir une signature, une mémoire, presque un territoire.

Les bleus de Lasri possèdent, eux aussi, cette force-là.

Je le constate comme galeriste : ce sont souvent eux qui arrêtent le regard, qui attirent, qui provoquent le désir de vivre avec une œuvre.

À l'heure où l'intelligence artificielle produit des images par millions et menace de nous engloutir dans un immense flot visuel, je crois que les artistes ont un rôle essentiel à jouer.

Ils seront peut-être les gardiens de quelque chose que nous ne voudrions pas perdre : l'accident, le geste, la matière, l'imperfection, le temps.

Un art vivant.

Un art réel.

Un art qui demeure résolument humain.

Et lorsque je regarde Lasri peindre, lorsque les couleurs se mêlent et que ses bleus apparaissent sur la toile, je me dis que le voyage est peut-être précisément là : dans ce qui, de la main de l'artiste, ne pourra jamais être tout à fait prévu.

Fiona Salanic

Fondatrice de la Galerie Vintage, Paris.

En plus petit, pour l'entrée

Nous avons commencé dans les couloirs.

Des couloirs de mairie, à Paris, au tout début des années quatre-vingt. Mal éclairés. Un néon sur deux clignotait, comme s'il hésitait à nous montrer. On accrochait nos toiles entre l'extincteur et le panneau des bans de mariage. Les gens venaient chercher une fiche d'état civil. Ils repartaient avec. Rarement avec une toile.

Puis il y a eu les foires artisanales. Les stands en contreplaqué, la moquette qui sentait la colle. On nous plaçait là où l'on plaçait le Maroc : entre les babouches et les gandouras. À gauche, un marchand de tajines. Plus loin, une enlumineuse de henné. À droite, un monsieur qui gravait des prénoms sur des grains de riz. Et nous au milieu, avec nos grands formats et notre sérieux.

Un jour, une dame s'est arrêtée devant une toile de Lasri. Elle l'a regardée longtemps. Puis elle a demandé si ça existait en plus petit. Pour l'entrée.

Lasri n'a rien dit. Il a souri. Il sourit encore quand on lui raconte l'histoire.

On aurait pu en pleurer. On en a ri. Et surtout, on a appris. Dans ces allées-là, personne ne vous doit rien. Il faut arrêter le passant. Le retenir. Lui faire oublier les babouches.

Lasri y parvenait. Déjà.

Je me souviens de ses mains. Des mains de maçon plus que de peintre. Il ne prenait pas le pinceau. Il prenait le couteau, et ne l'a jamais lâché. La couleur pure, sortie du tube, jamais mélangée. Posée, tirée, écrasée. Une touche, puis une autre, serrée contre la première comme une brique de terre contre une autre dans un mur de kasbah.

C'est ainsi qu'il bâtit. Rangée après rangée.

On a parlé d'écriture à propos de ses toiles. Avec raison. Mais une écriture sans alphabet, et c'est là sa force. Ni arabe. Ni latine. Des lignes qui avancent comme celles d'une lettre qu'on ne sait pas lire, mais dont on devine qu'elle parle de nous.

Certains disaient de lui : trop rugueux. Trop extrême. Trop indépendant.

Ils avaient raison. C'est pour cela qu'on le regarde encore.

Plus tard sont venues les galeries. Paris d'abord, les vraies cimaises, les vernissages où l'on parle bas. New York ensuite. Les murs blancs, la lumière juste, et des gens qui ne demandaient plus si ça existait en plus petit.

Nous avons changé de décor. Pas de métier.

Le geste, lui, est resté. Il s'est affiné. Il s'est calmé parfois, pour mieux repartir. Les années quatre-vingt-dix ont mis de l'ordre dans ses élans. Une grille est apparue. Des cases, des fenêtres, des bandes horizontales qui défilent comme la pellicule d'un film dont on aurait perdu le son.

Et il y a ces bleus.

Des bleus profonds, montés couche après couche, que la lumière d'une galerie ne suffit pas à épuiser. On y voit la mer. On y voit un ciel de nuit sur Casablanca. On y voit un vieux mur que le temps aurait lissé. On y voit surtout le travail. Chaque trait horizontal est une journée. Chaque bord déchiré, un repentir qu'il a laissé vivre.

Parfois, au milieu de ces bleus, un visage surgit. Tracé d'un seul souffle, couleur d'ivoire sur un feu de rouge et de turquoise. Un masque, peut-être. Un ancêtre. Ou simplement un homme qui regarde celui qui le regarde. Lasri peint rarement les visages. Quand il le fait, c'est comme si la toile ouvrait un œil.

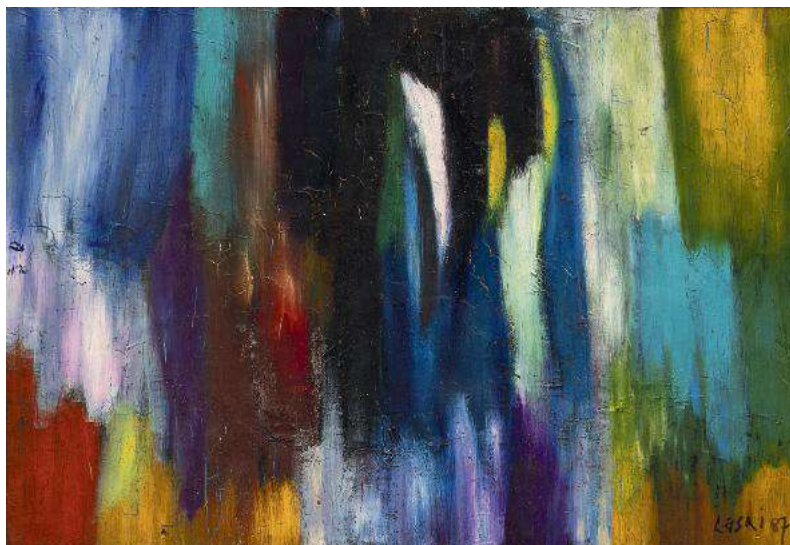
Lasri a quitté Casablanca en 1978. Il y revient aujourd'hui, chez SoArt, avec ses toiles sous le bras.

Je pense aux néons des mairies. Aux babouches. À la dame de l'entrée.

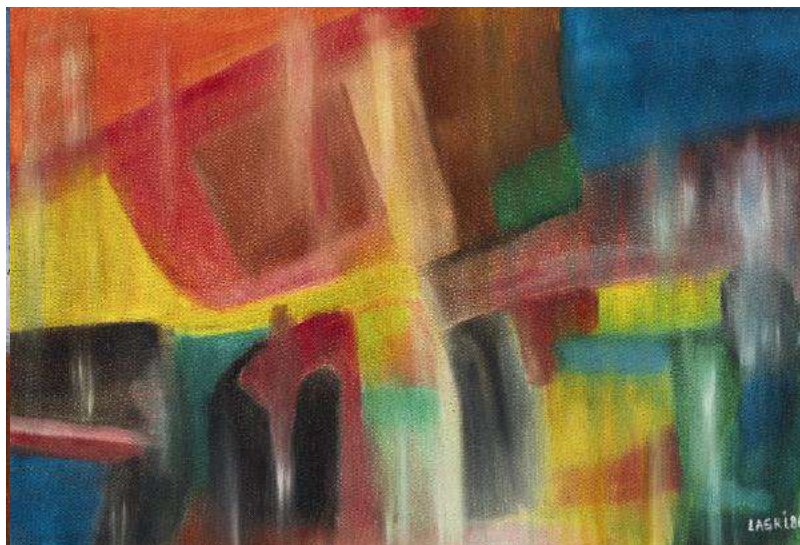
Et je souris, comme lui.

Mahi Binebine

Écrivain artiste peintre.



Sans titre
1987
Huile sur toile
50 x 75 cm



Sans titre
1986
Huile sur toile
50 x 75 cm



La villa gloriante

1992

Huile sur toile

100 x 81 cm



Sans titre

1991

Huile sur papier

62 x 47 cm



Sans titre

1991

Huile sur papier

62 x 47 cm



Sans titre
1991
Huile sur papier
40 x 31 cm



Sans titre
 1991
 Huile sur papier
 32 x 24 cm chacune



Sans titre
1991
Huile sur papier
32 x 24 cm chacune



Sans titre
Huile sur toile
50 x 215 cm



Sans titre

1997

Huile sur toile

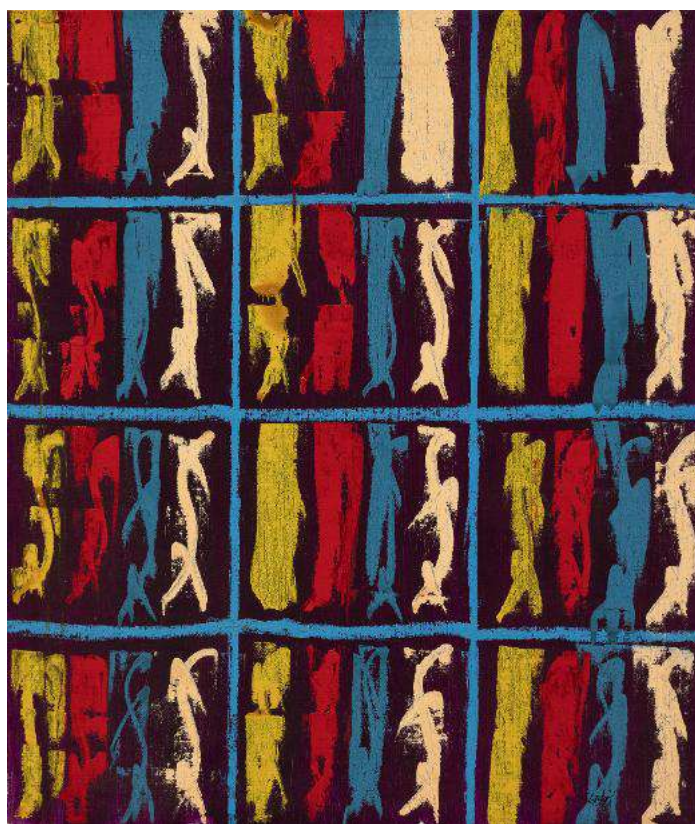
95 x 75 cm



Sans titre
1999
Huile sur toile
30 x 20 cm



Sans titre
Huile sur toile
106 x 90 cm

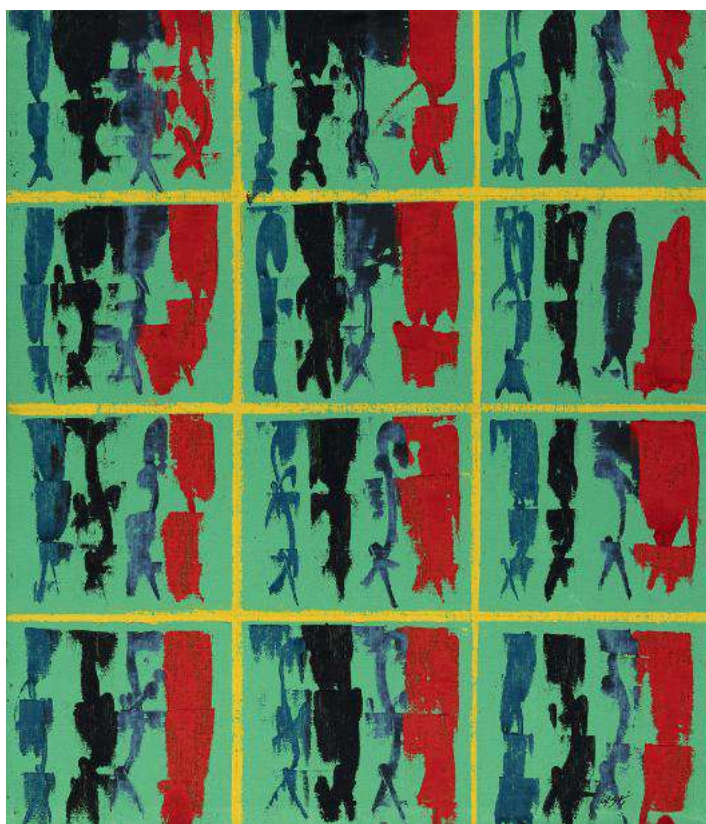


Sans titre

2001

Huile sur toile

106 x 90 cm



Sans titre

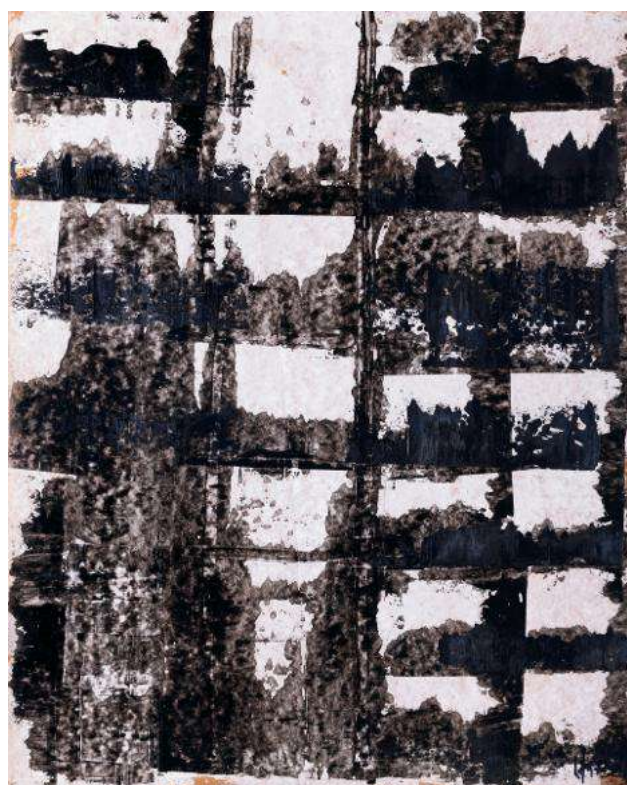
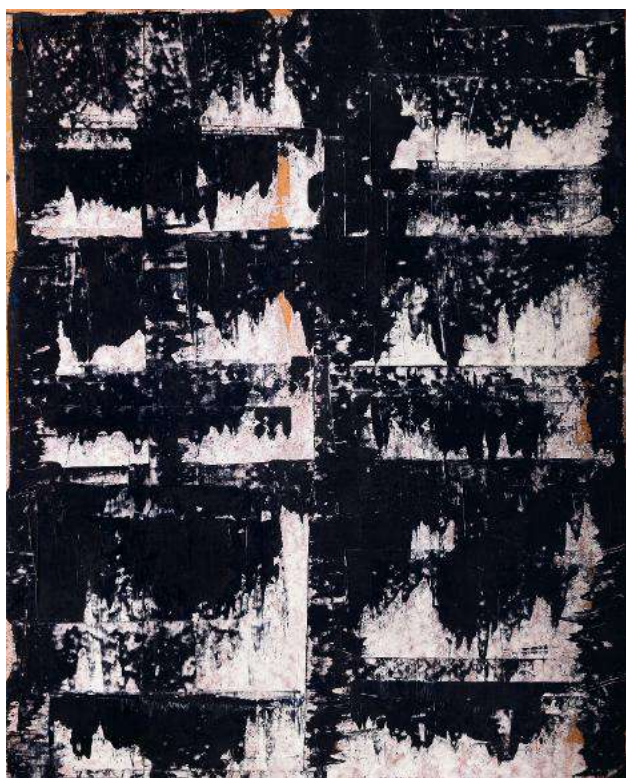
2001

Huile sur toile

106 x 90 cm



Sans titre
Acrylique sur papier
32 x 24 cm chacune



Sans titre
Acrylique sur papier
63 x 50 cm chacune



Sans titre
1998
Huile sur papier
41 x 33 cm chacune



Sans titre
Acrylique sur papier
32 x 24 cm



1795



Sans titre

2010

Technique mixte sur toile

40 x 40 cm



Lasri et Georges Moquay

Sans titre

2013

Technique mixte sur toile

150 x 200 cm

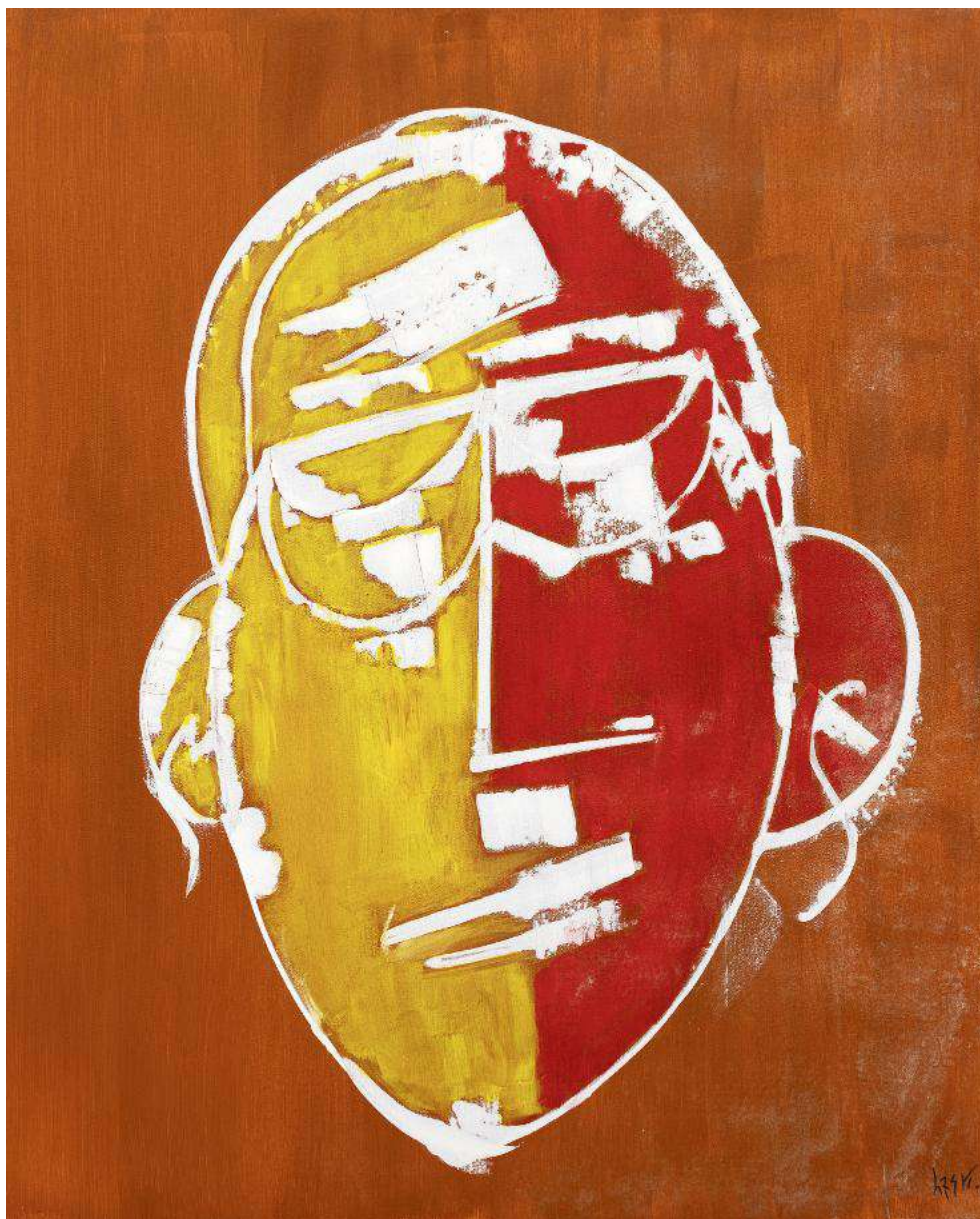


Sans titre

2019

Technique mixte sur toile

150 x 120 cm



Sans titre
Technique mixte sur toile
162 x 130 cm



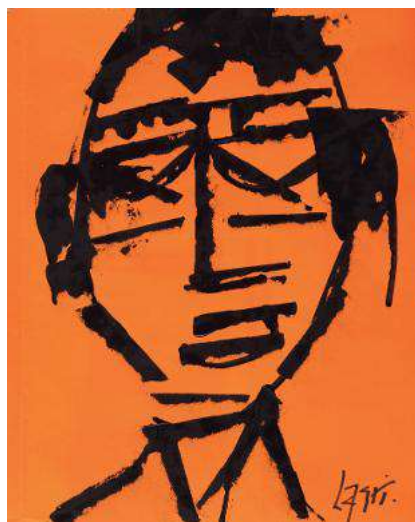
Sans titre
2007-2008
Acrylique sur papier
50 x 32 cm chacune



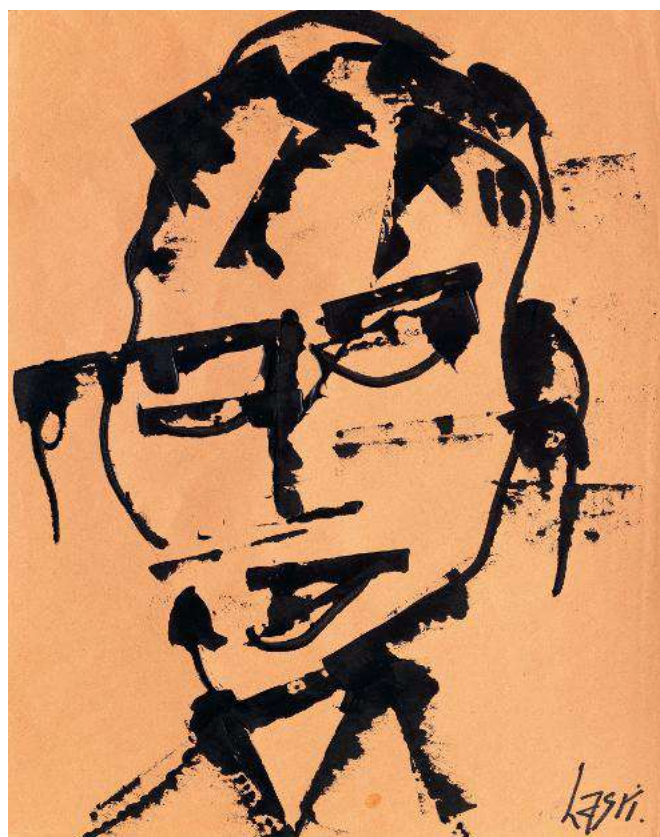
Sans titre
2012
Acrylique sur papier
65 x 50 cm chacune



Sans titre
2012
Acrylique sur papier
65 x 50 cm chacune



Sans titre
Acrylique sur papier
62 x 49 cm chacune



Sans titre
Acrylique sur papier
62 x 49 cm chacune



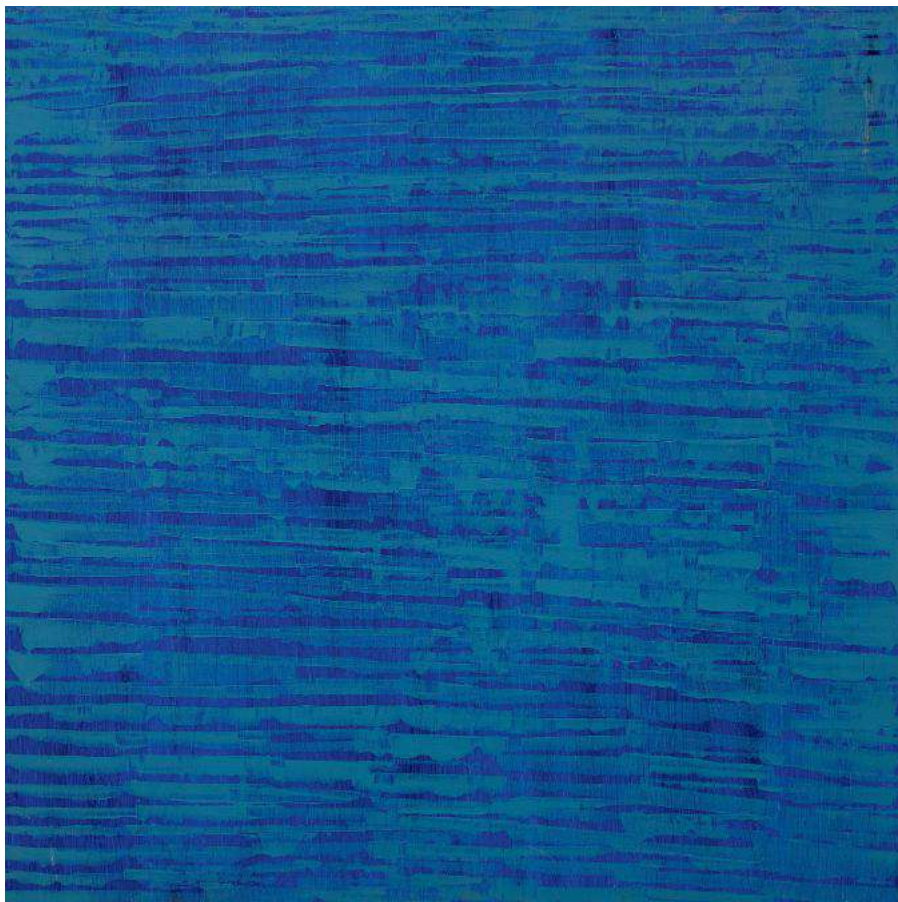


Sans titre

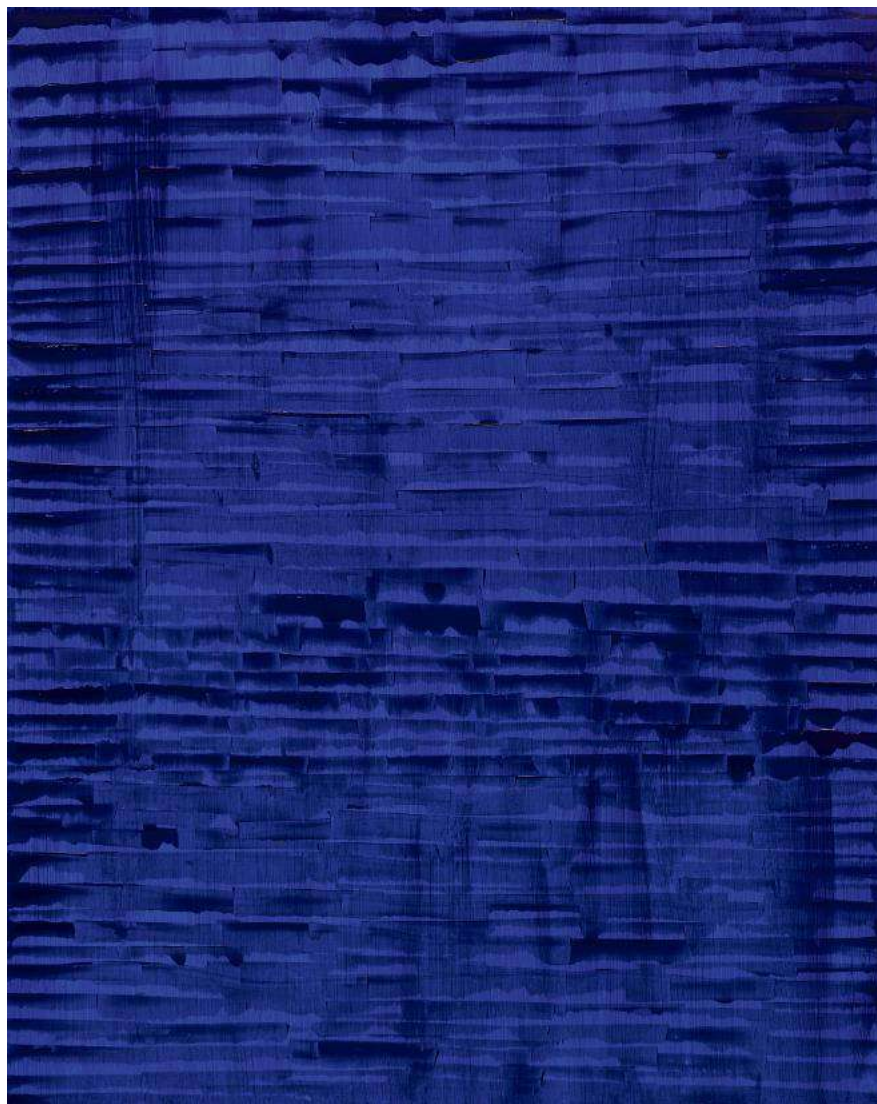
2017

Acrylique sur toile

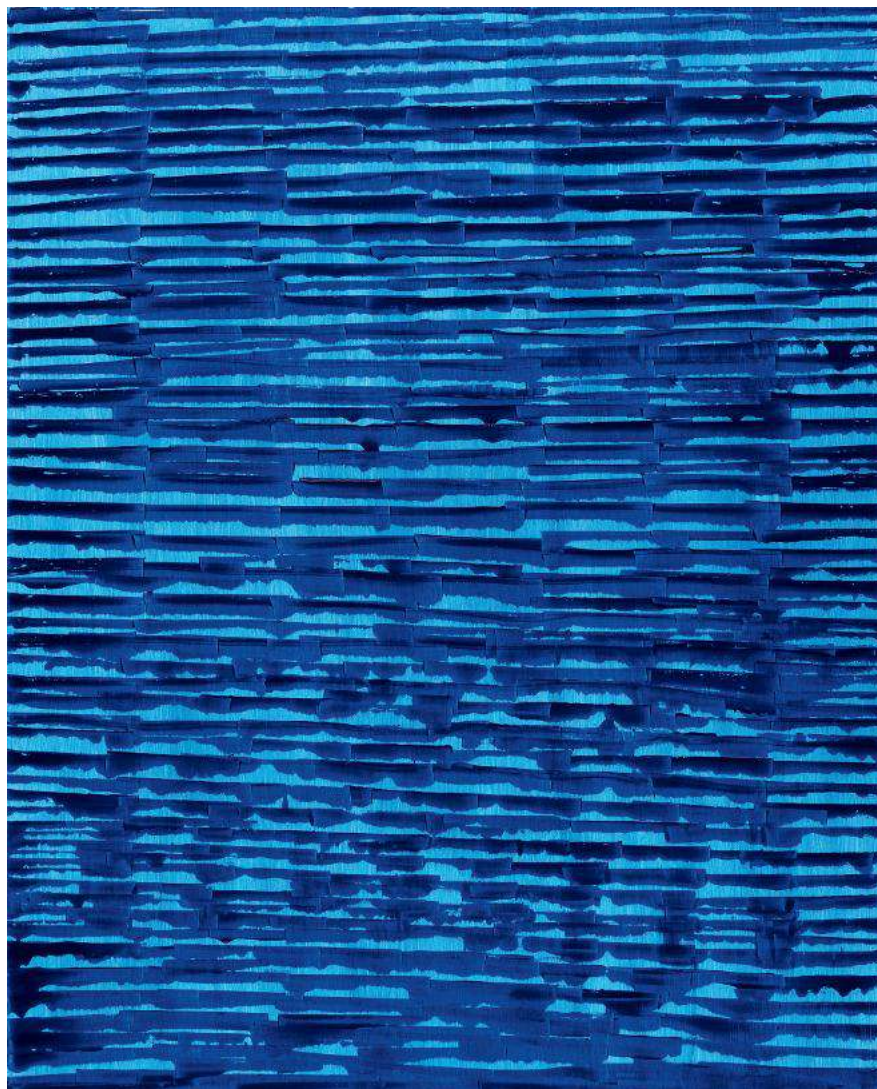
150 x 120 cm



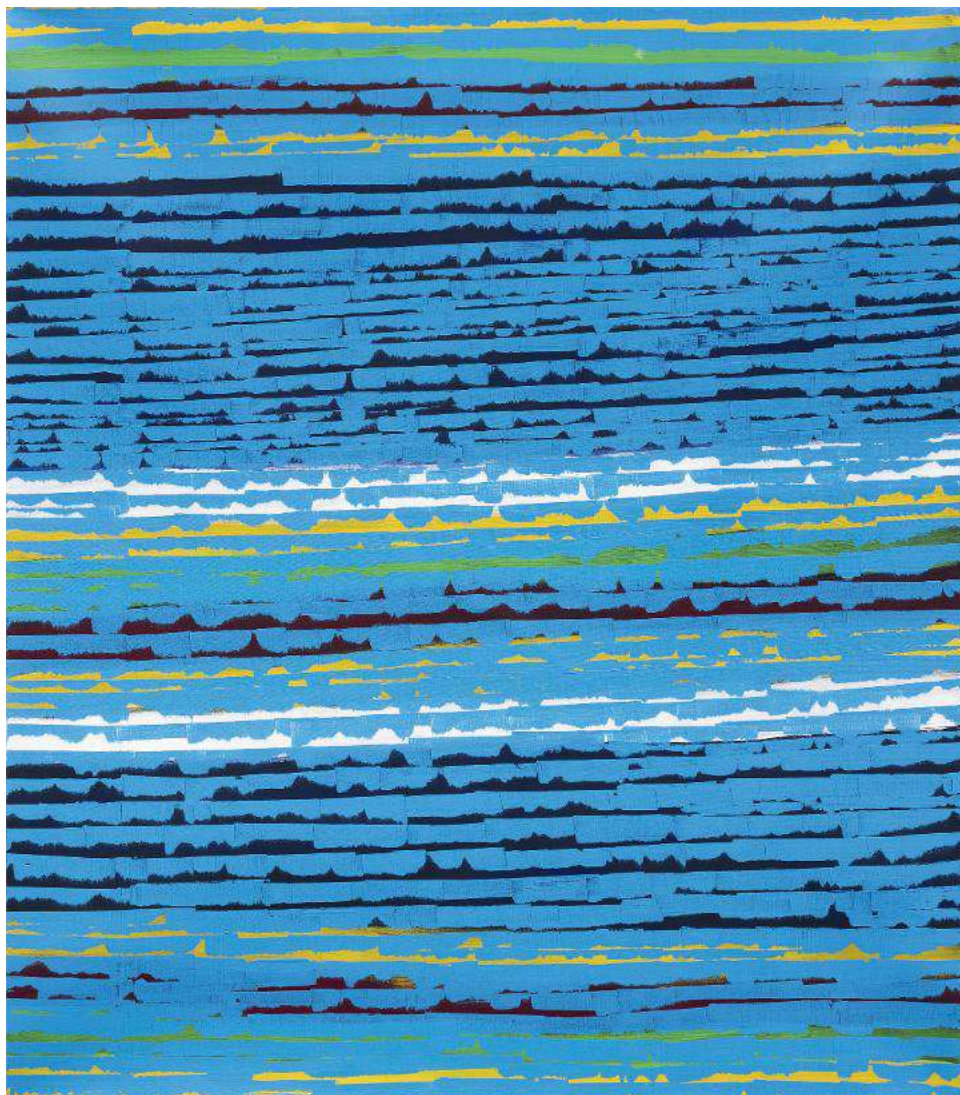
Sans titre
2019
Acrylique sur toile
120 x 120 cm



Sans titre
2019
Acrylique sur toile
150 x 120 cm



Sans titre
2019
Acrylique sur toile
150 x 120 cm



Ifitri

2023

Acrylique sur toile

150 x 130 cm



Sans titre

2023

Acrylique sur toile

150 x 120 cm



Assilah

2025

Acrylique sur toile

110 x 100 cm



Sans titre
2009
Acrylique sur toile
80 x 60 cm



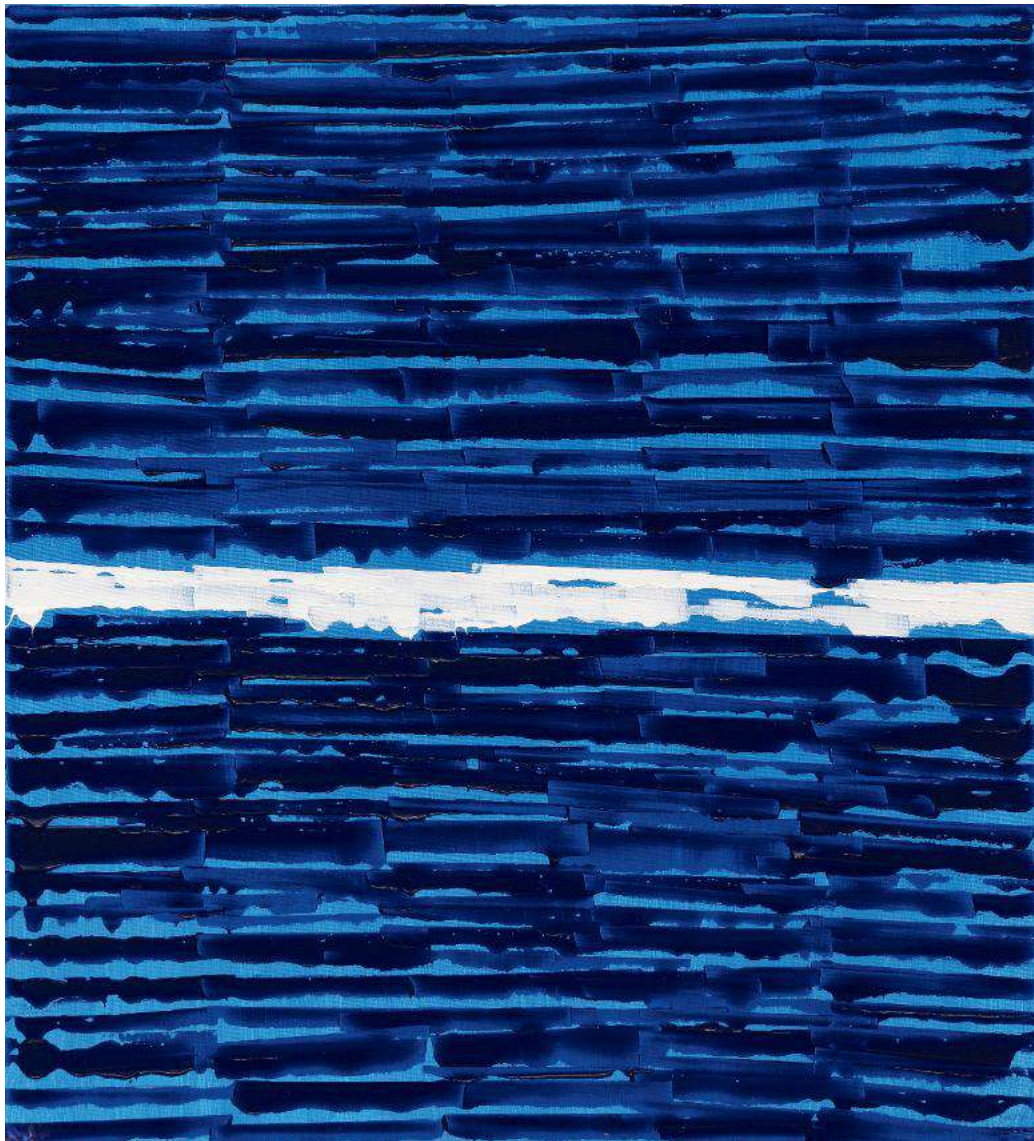
Sans titre
2010
Acrylique sur toile
40 x 40 cm



Sans Titre
2012
Acrylique sur toile
50 x 50 cm



Sans titre
2016
Acrylique sur toile
100 x 90 cm



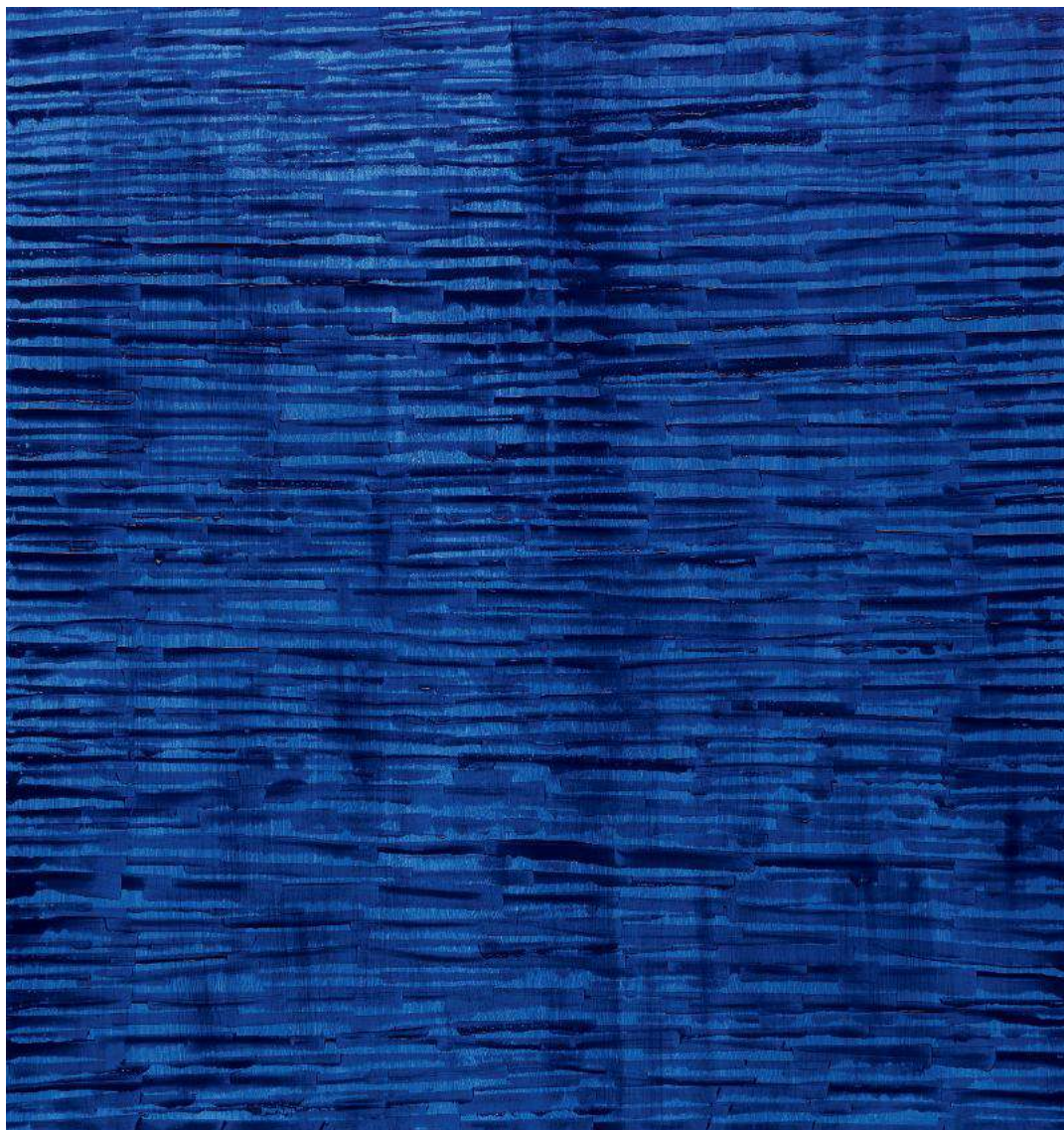
Sans titre
2016
Acrylique sur toile
100 x 90 cm



Sans titre
2016
Acrylique sur toile
100 x 90 cm



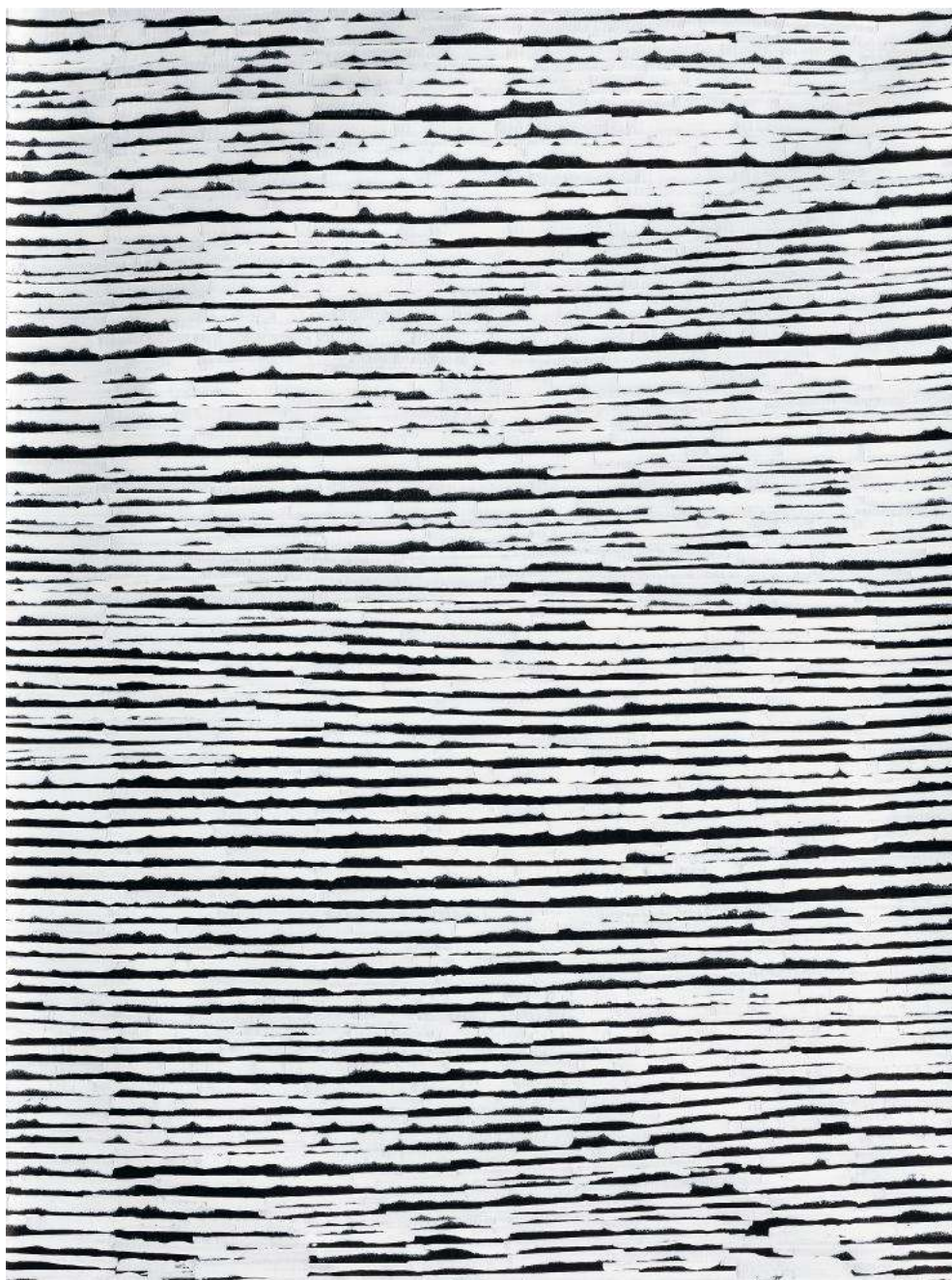
Sans titre
2016
Acrylique sur toile
50 x 50 cm



Sans titre
2019
Acrylique sur toile
150 x 140 cm



Sans titre
2019
Acrylique sur toile
150 x 120 cm

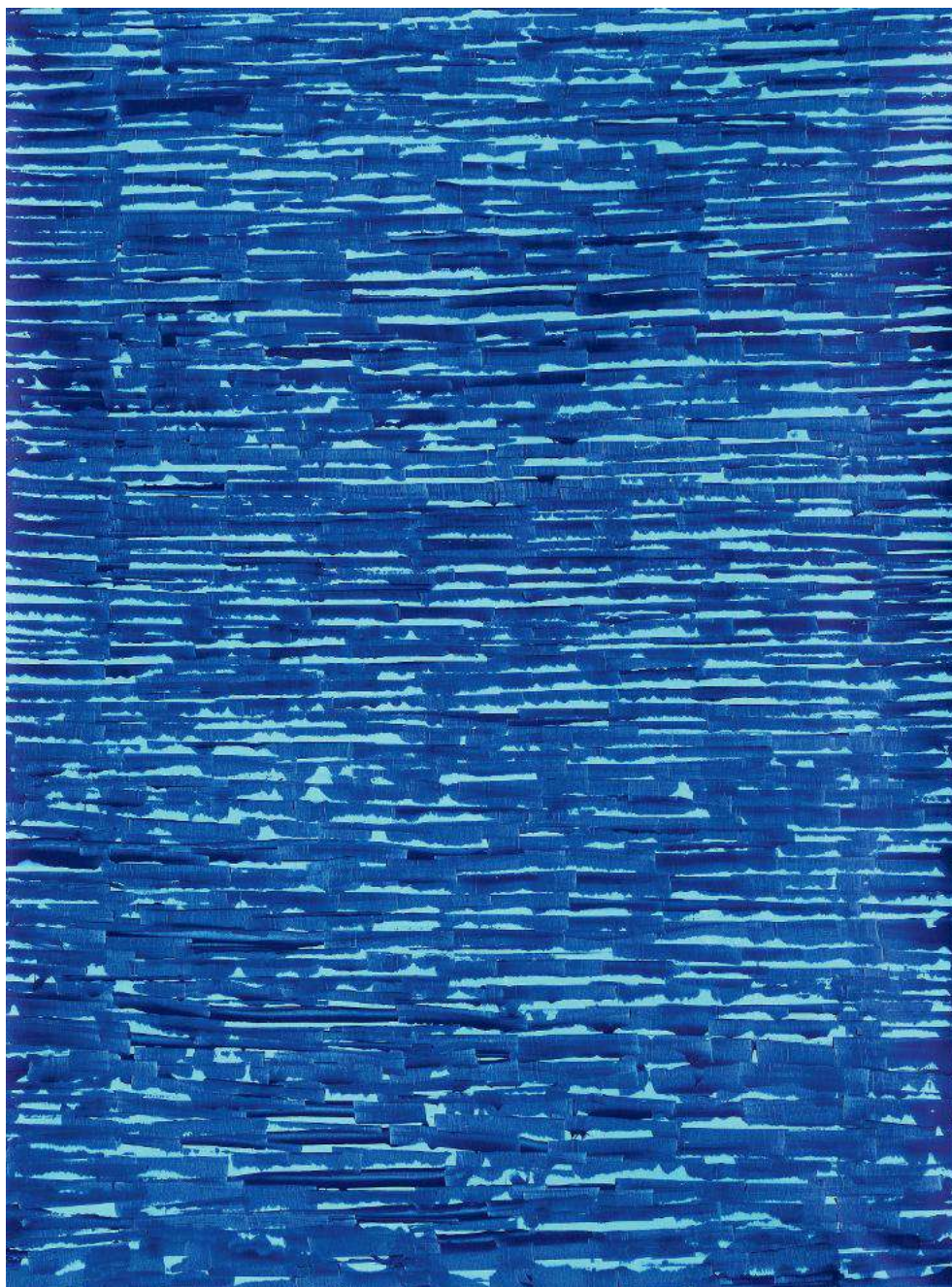


Ifitri (l'hiver)

2023

Acrylique sur toile

200 x 150 cm

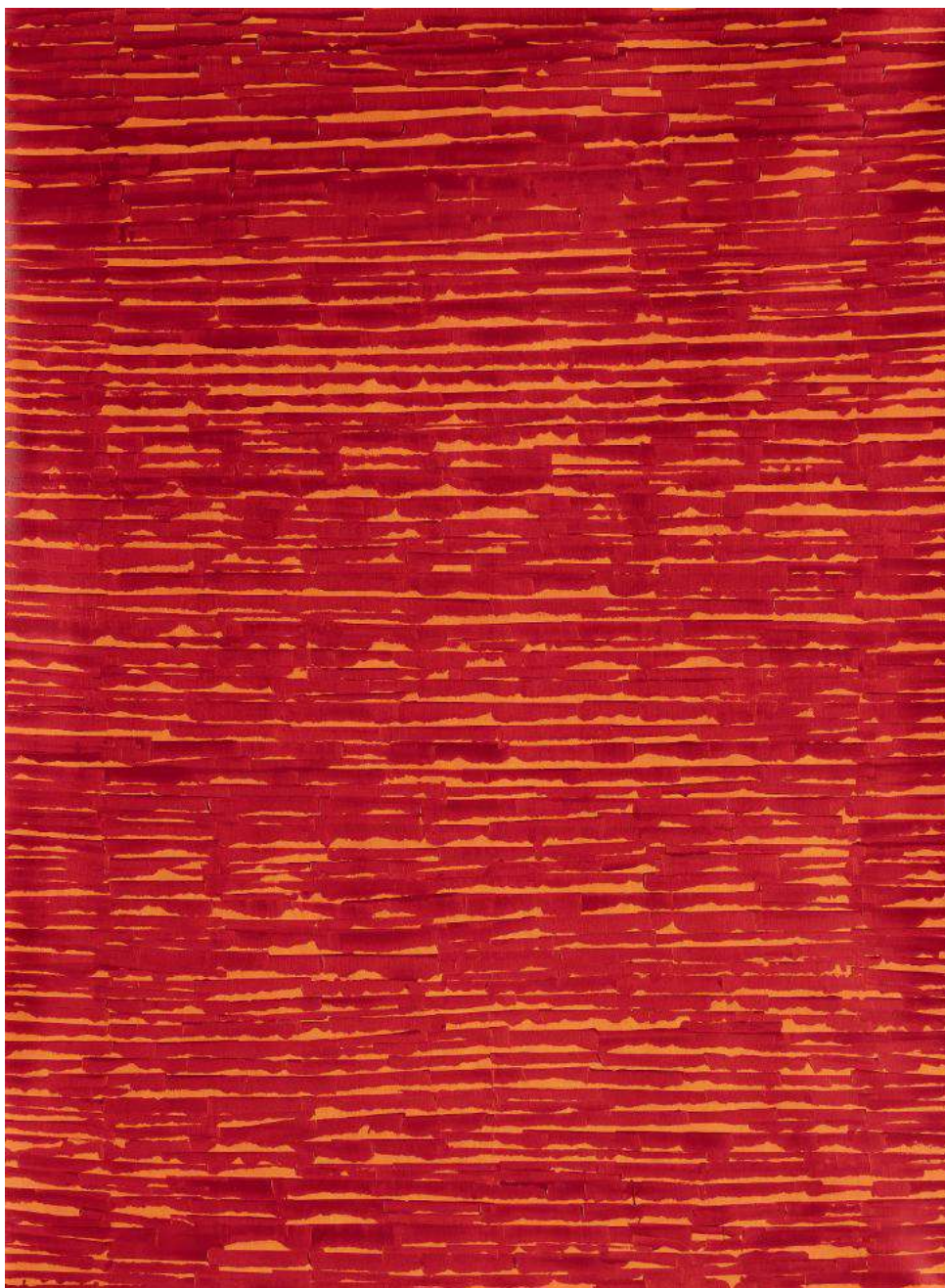


Ifitri (Printemps)

2023

Acrylique sur toile

200 x 150 cm

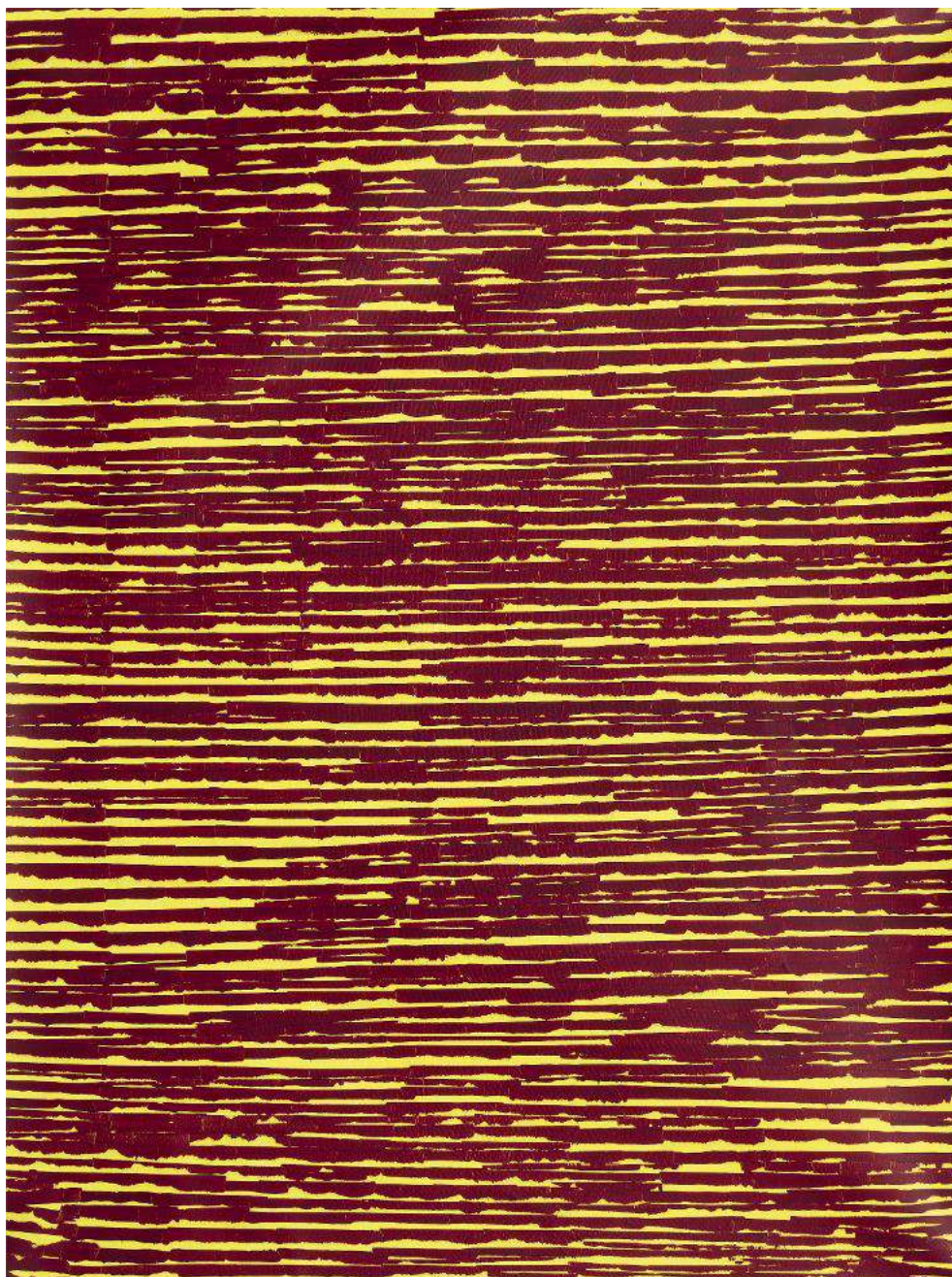


Ifitri (l'été)

2023

Acrylique sur toile

200 x 150 cm



Ifitri (l'automne)

2023

Acrylique sur toile

200 x 150 cm



Assilah
2025
Acrylique sur toile
30 x 30 cm chacune



Sans titre

1989

Acrylique sur papier

32 x 24 cm



Sans titre

1992

Acrylique sur papier

32 x 24 cm



Sans titre
Huile sur papier
75 x 58 cm chacune



Sans titre
2009
Acrylique sur papier
40 x 35 cm

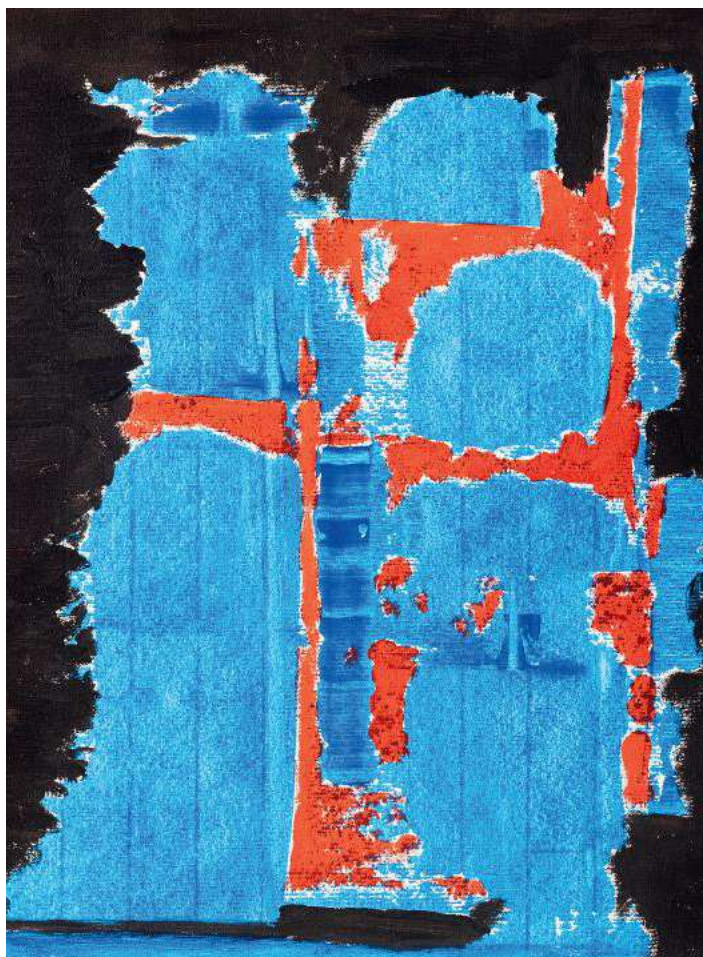


Sans titre

2011

Acrylique sur papier

40 x 35 cm

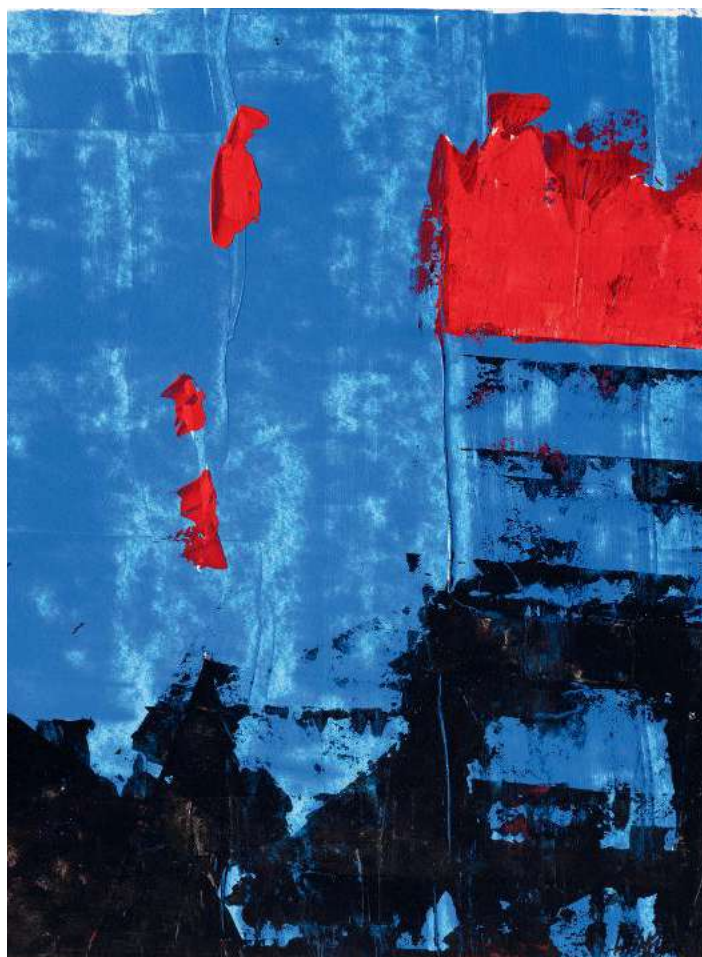


Sans titre

2011

Acrylique sur papier

40 x 35 cm



Sans titre
Acrylique sur papier
41 x 33 cm



Sans titre
2012
Acrylique sur papier
65 x 50 cm



Sans titre
2012
Acrylique sur papier
65 x 50 cm



Sans titre

2022

Acrylique sur toile

60 x 50 cm





Sans titre
Huile sur papier
32 x 24 cm



Sans titre

1992

Huile sur papier

32 x 24 cm



Sans titre
Huile sur papier
32 x 24 cm



Né à Casablanca en 1957.
Lasri vit et travaille entre Paris et Casablanca.
Fondateur et président de l'association RISSANI
(Association des Artistes Peintres Marocains Vivant en Europe).
Médaille d'argent de l'académie « Arts – Sciences – Lettres », Paris, 2008.

Principales expositions collectives

- 2025** Palais Souleimane, Marrakech
- 2024** Fondation TGCC
- 2014** Art Basel
- 2013** Art Basel Miami Beach
Galerie 38 Casablanca
- 2012** Biennale Internationale de Casablanca
- 2008** Villa des Arts - Casablanca
- 2006** Villa des Arts - Rabat
- 2006** Biennale de Téhéran
- 2005** Ex-Cathédrale du Sacré-Cœur - Casablanca
- 2003** 2ème Festival des Arts Plastiques de Settat
- 2001** Couleurs du Maroc, 1er Festival International du Film de Marrakech
- 2001** Voyages au Maroc, six peintres marocains - Espace Lasri - Paris
- 2000** Institut du Monde Arabe - Paris
- 1997** Premier Printemps du Maroc - Bordeaux
- 1997** Galerie Le Studio de l'image - Paris
- 1996** Théâtre du Trianon - Paris
- 1994** Galerie Al Manar - Casablanca
- 1992** Galerie Nadar - Casablanca
- 1991** Salon d'Arts Plastiques (Othis) - Paris
Galerie Arcanes - Rabat
- 1990** Ville Montargis - France
- 1990** Hôtel de ville de Meknès
- 1989** Entre Murs et Ciel - Unesco, Paris
- 1989** Palais des Congrès de la ville Fès
- 1989** Deux Peintures Marocains - Galerie des Arts - Gonesse, France
- 1988** Inauguration de l'Espace Saint-Jean avec Henri Cartier Bresson - Melun, France
- 1985** Maison du Maroc - Paris

Principales expositions individuelles

- 2018** Cologne Fine Arts
- 2016** Art Élysée Paris
- 2015** Vintage galerie Paris
- 2014** Galerie Vintage - Paris
- 2009** Galerie Themart - Casablanca
- 2005** Galerie Le Chevalet - Casablanca
- 2003** Galerie Venise Cadre - Casablanca
- 2000** Performance à l'Institut du Monde Arabe à l'occasion du 1er Festival de Poésie arabe - Paris
- 1997** Festival d'Asilah
Galerie Alif Ba. Casablanca
- 1998** Galerie Claude Lemand. Paris
- 1994** Galerie Mohammed El Fassi. Rabat
- 1994** Galerie d'Art New-York. Etats-Unis
Musée des Oudayas. Rabat
Galerie Bassamat. Casablanca
- 1983** Maison du Maroc. Paris
- 1984** Cité Universitaire Internationale. Paris

Collections

Palais Royal

Ministère de la Culture

Attijari Wafabank

Société Générale Marocaine des Banques

O.N.A

AXA Maroc

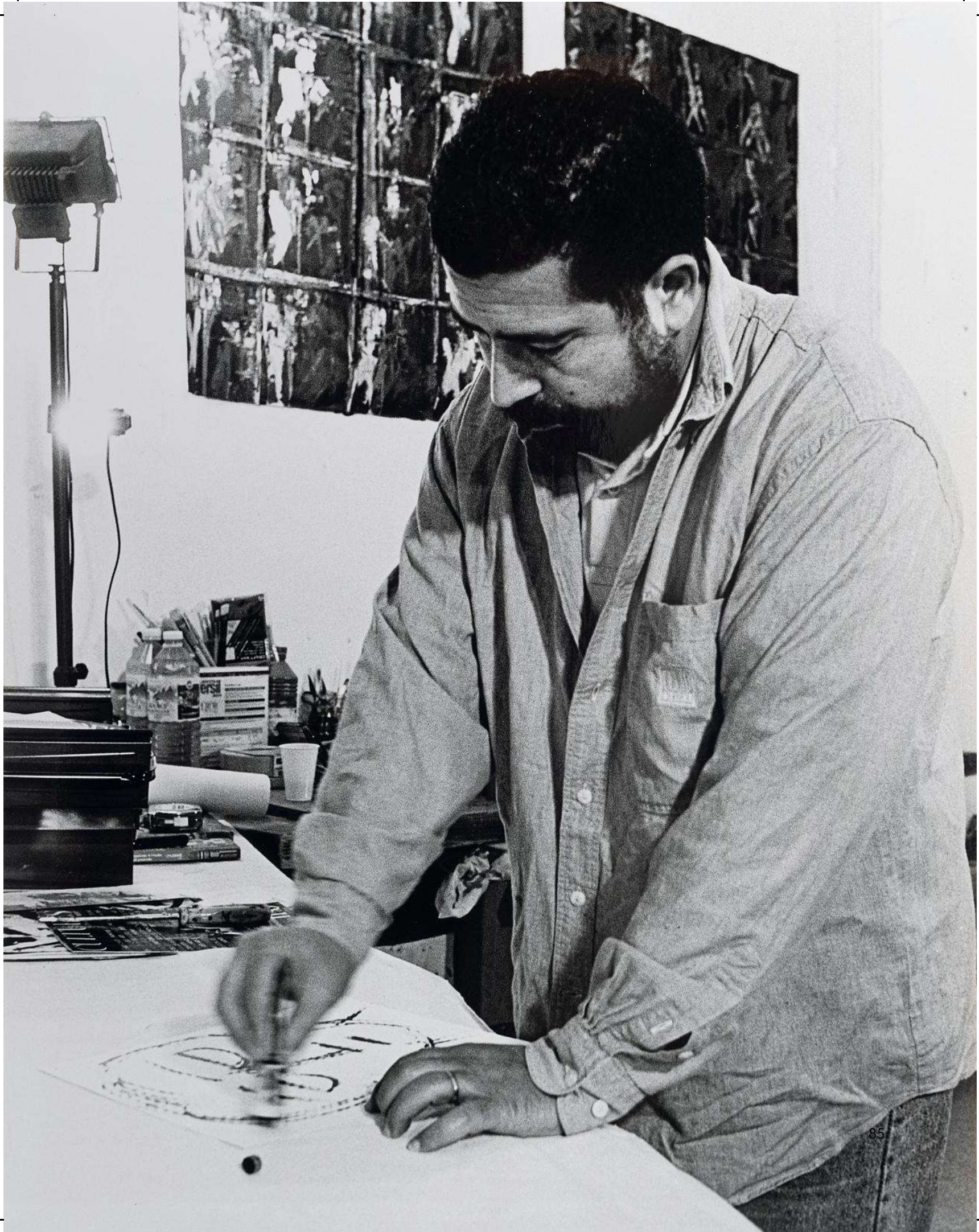
AXA France

Crédit agricole, Maroc

BMCE, Paris, France

CNIA, Maroc







LASRI 97



Cet ouvrage est publié à l'occasion de l'exposition

Empreinte du temps

Présentée par so.art gallery

Œuvres

Abdellatif Lasri

Édition

so.art
GALLERY

Direction artistique

GHIZLANE GUESSOUS

© so.art gallery

29 Rue Jalal Eddine Essayouti

Place des Iris

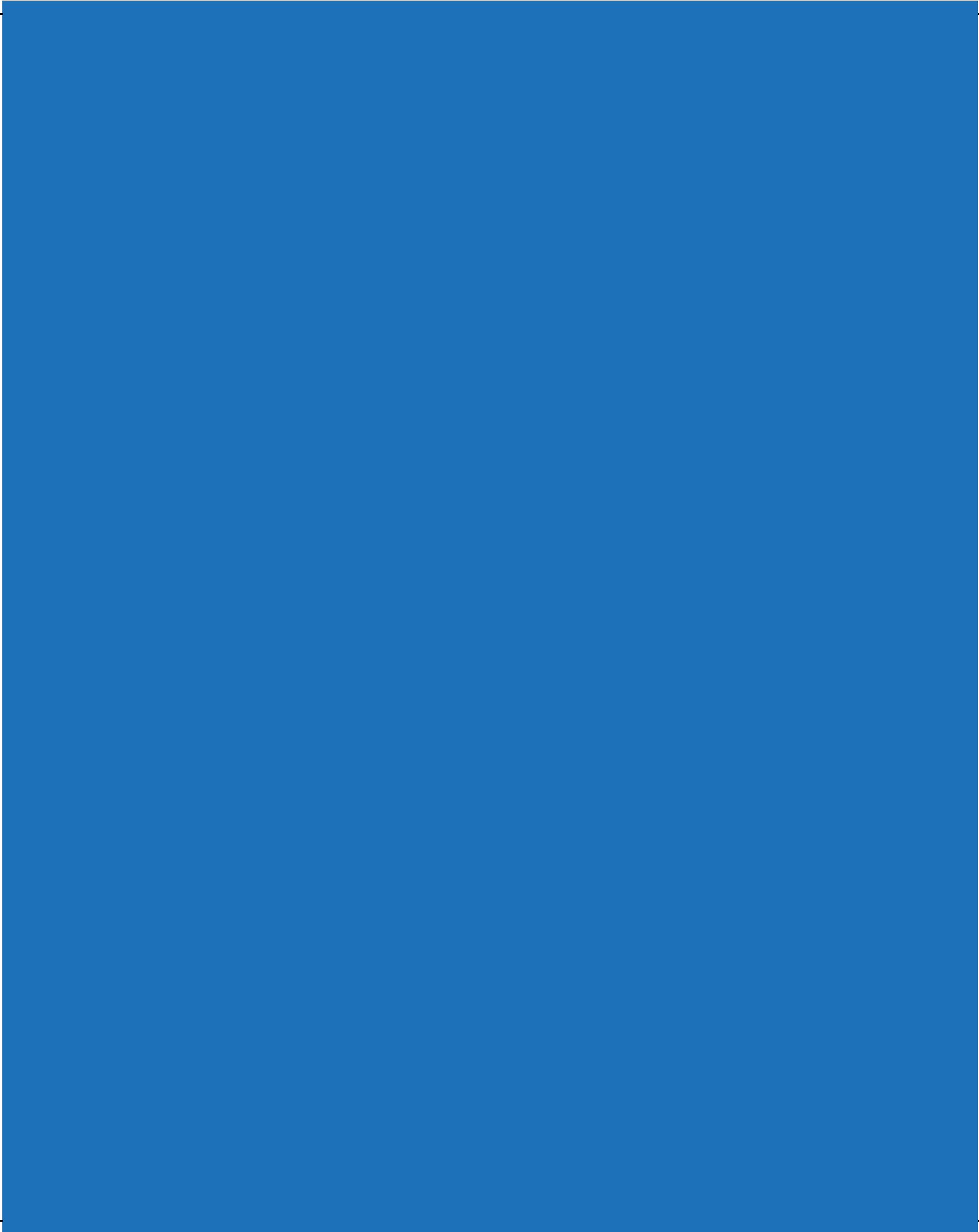
Casablanca

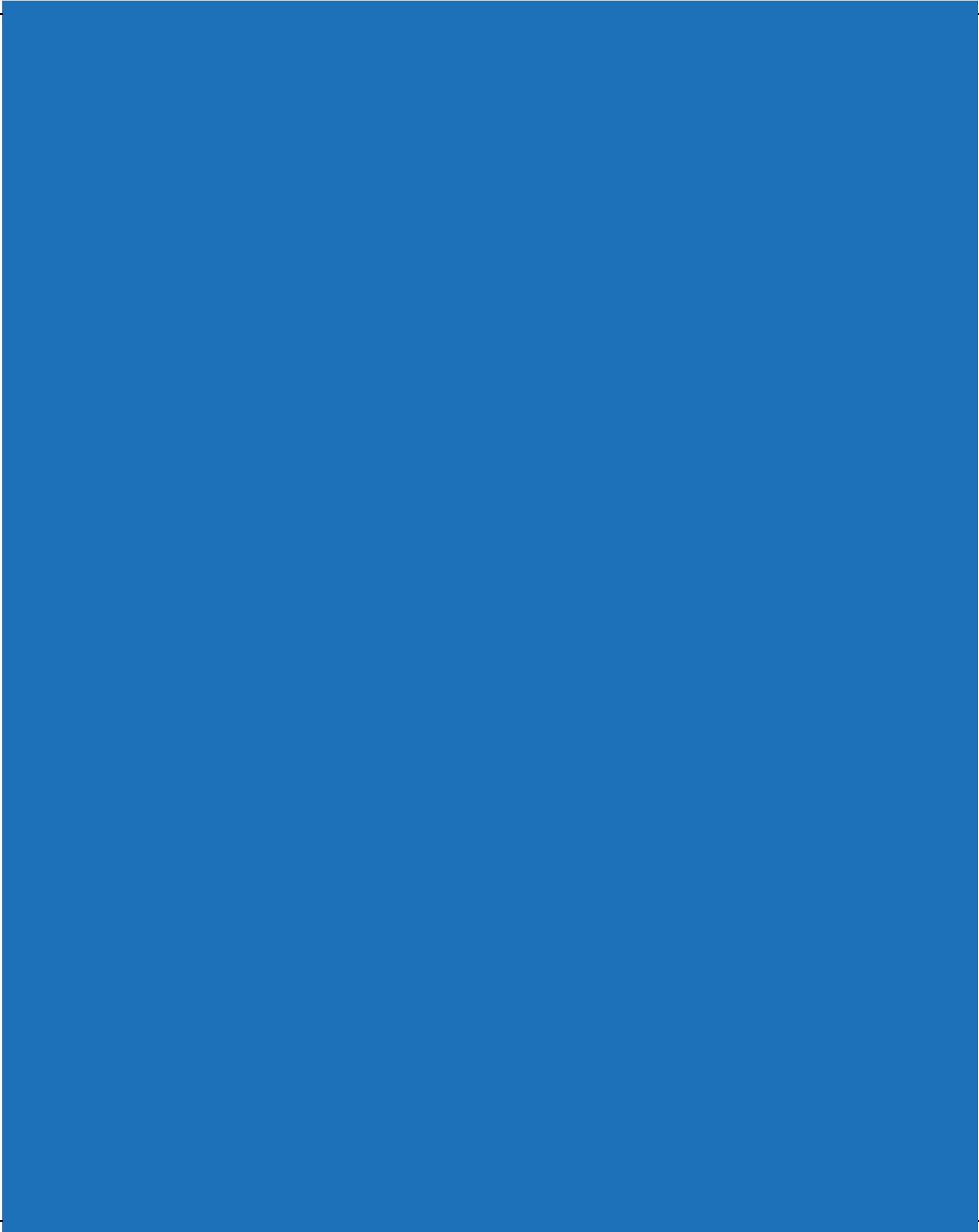
Maroc

+212 661 453705

<https://www.soart-gallery.com/>

Tous droits d'impression, de reproduction ou de diffusion réservés à so.art gallery.





so.art
GALLERY